

l'Éditeur

## DOSSIER DE PRESSE

# *Anaïs*

Michaël Collado



40, rue de Monceau - 75008 Paris - tél.: 01 53 53 01 30 - fax : 01 53 53 01 40

[www.lediteur.com](http://www.lediteur.com)



## Anais

de Michael Collado

Anais a soif de promotion sociale et honte de ses origines provinciales. Ecolière appliquée, presque laborieuse, elle tente sa chance à Paris dès que l'occasion se présente, rejoignant un amour d'adolescence qui lui a laissé un enfant. Après plusieurs années passées à espérer une vie avec lui, puis aux côtés d'un galeriste qui ne la comblera pas, elle rentre dans son village natal, renonçant à tout. Dans ce roman aussi puissant qu'il est concis, les silences en disent plus long que les mots. Mus par la frustration ou l'envie, les personnages vivent souvent par procuration. Quand les mots leur manquent, ils écrivent des lettres – parfois bouleversantes. Melancolique, romantique, *Anais* raconte le destin d'une femme rêveuse et déçue, qui s'essaye à une modernité idéalisée, en vain. Le récit alterne instants de grâce et échecs cuisants, implacable. ■

**Sophie Conrard**

L'Éditeur 224 p. 16 €



Philippe Sainez

## PREMIER ROMAN

### Anaïs

PAR MICHAEL COLLADO

*L'Éditeur, 220 p., 16 euros.*

✱ ✱ Blanche-Neige s'appelle Anaïs, elle est née au siècle dernier, a grandi en province, s'en est allée à Paris vers son destin tourmenté. Ce récit a les atouts du conte, sa beauté sombre naît de sa concision. Car d'une séquence à l'autre cinquante ans ont passé. Ciel, à peine née et déjà dans la tombe ? Mais parce qu'elle a aimé, l'héroïne a vécu, et son lecteur avec elle. Un roman très prometteur, touché par la grâce.

**Anne Crignon**

## Cahier des livres



er, à chaque nouveau malheur i par Han, la présence d'un ceri Bak, qui, comme une malédiction, semble entraîner le protagoniste dans une chute inéluctable.

s'attachant au destin de Han Igdok, Hwang Sok-yong se fait l'écho des terribles conséquences de la partition de la Corée ; cependant, l'œuvre a des résonances universelles. Le gynécologue contraint de fuir son pays est la victime de flits qui le dépassent ; son exil n'est pas les autres. Tout espoir de retour lui est interdit : à Pyongyang le retour est un indésirable et un traître. En de sa terre il ne peut s'en aller, et sur lui s'attarde le poids du monde : en effet, il pourrait être un fils du Nord. De cette manière, l'équilibre est rompu. C'est le lot du transfuge, qui n'est chez lui nulle part. Han, progressivement, est désolé de tout, de sa famille, de son statut social, de la possibilité d'exercer son métier. Son itinéraire est une véritable descente aux enfers : les tracasseries se multiplient en sélections, et, peu à peu, tous ses liens s'effritent. Cette chronique romanesque est en réalité un hommage rendu par l'auteur à sa famille. En effet, Han et sa sœur Igdok s'inspirent respectivement de l'oncle maternel et de la propre mère de Hwang Sok-yong. La légende familiale a donné naissance au texte à la fois simple, subtil et direct, mais le romancier, lui, n'a, pour un temps, réalisé le rêve de partager Han Yongsuk et sa propre mère : le retour à Pyongyang, ceci au prix de longues années d'exil à Berlin et à New York, puis la prison à Séoul. Ainsi l'œuvre littéraire suscite une brûlante interrogation sur la condition humaine, l'écart d'individus s'adaptant chacun à sa manière, avec intégrité, pragmatisme ou opportunisme à des situations qui le dépassent, entre idéalisme et réalisme cynique.

**Anne-Françoise Kavauvea**  
**LE SEIGNEUR HAN**, Hwang Sok-yong,  
traduction et traduction de Choi  
Jung et Jean-Noël Juttet, Édi-  
tions Zulma, 152 p., 16,50 €

## SUIVEZ LE GUIDE

and un beau jour j'ai commencé à écrire dans les *Carnets* d'André Blanchard, autant dire que j'ai fissa s goût à m'en prendre plein le visage. Non que je me fusse senti nécessairement visé par ses railleries rosseries, mais c'est la force de toute bonne littérature que de savoir nous exciter la raison sans nous flatter de nous chatouiller l'ego. Donc, j'ai aimé, d'ailleurs, cette rudesse. Peut-être parce que je sentais bien, au fond, que Blanchard était un tendre qui se donne pour règle de ne rien taire : l'admirable pouvait attendre. On peut dire qu'à cette aune il se tient bien en marge des lubies contemporaines, qui vous feraient passer les épreuves du cœur pour des élucubrations de l'esprit et vous refilent en

louloucé votre dose de bonne santé mentale. C'est que, comme Blanchard l'écrit à propos de Jack-Alain Léger (qu'on est d'ailleurs bien content de trouver ici), « la littérature [n'a] rien à fiche des gens bien portants ». Tant pis pour l'hygiène des activistes (non-fumeurs) : « si la peine de mort existait toujours, ils refuseraient au condamné sa dernière cigarette au prétexte de ne pas polluer les autorités présentes » (la question pour l'écrivain ne se posant d'ailleurs simplement pas : « Si je ne peux plus fumer, je suis foutu. ») Et si « vieillir, c'est tout de même tâcher de liquider ce qu'on a en stock comme superstitions », on ne pourra que souhaiter à l'humanité de se hâter.

Pour le lecteur, la facilité serait toutefois de résumer Blanchard à ses démanagements. Et si, de traits d'esprit, ses *Carnets* ne sont jamais dépourvus, leur prix n'en est que plus grand au fil des ans. Car il faut sans doute d'abord les considérer comme de fortes saillies inséparables du mouvement qui, d'une certaine manière, maintient en vie. Car s'il peut arriver que les Lettres n'y suffisent pas (« il y a des jours où la littérature ne nous transfigure pas. Elle partage alors ceci avec Dieu : c'est un credo à l'aveuglette »), elle n'en est pas moins ce qui fait qu'on peut résister à l'usure, ou à la dépression : « Du fond de ce marasme, de ce désarroi vertigineux, je me serai toujours guidé sur cette lumière au loin, bien falote certes, lumière quand même, et qui est la littérature. » C'est la preuve qu'on aurait bien tort de chercher à s'amuser en lisant Blanchard, qui n'a rien d'un divertisseur et qui, si l'on peut bien trouver quelque plaisant caractère à ses bons mots, n'en reste pas moins en lutte perpétuelle avec l'existence. Ce pourquoi, le monde étant ce qu'il est, l'on pourra sans doute dire de lui ce qu'il écrit de Léautaud, à savoir qu'il « écrivit plus qu'il ne vécut, ce qui s'appelle vivre ». On le trouvera impitoyable, entendez injuste, lorsqu'il qu'il prolongera Mauriac traitant son époque de « parvenue du néant » pour dire de la nôtre qu'elle « en serait plutôt la traînée ». Encore une fois, pourtant, le courroux n'est jamais que la face sombre du chagrin devant l'existant, un refus d'ensevelir ce qui fut au prétexte de modernité – « l'heure de gloire qu'aime s'offrir une génération, c'est d'enterrer la précédente », écrit-il en pleurant Brassens.

Dans ce droit fil (et il faut bien confesser qu'on s'est quand même gondolé en le lisant), Blanchard a ce

tranchant singulier qui achève de ridiculiser l'euphorie toute triomphante du *culturel*. Les institutions en prennent pour leur grade, c'est donc très amusant. À l'instar du Frac de Lorraine (Fonds Régional d'Art Contemporain), qui « roule pour le conceptuel, non sans, emporté par son élan, rouler le public ». Il faut dire que la « putasserie des publicitaires » domine assez largement l'époque, certains allant même jusqu'à jouir de l'estampille artistique ; ainsi celui-là, d'artiste, qui, sur le carton d'invitation d'une *intervention-performance*, use d'un charabia finalement peut-être plus incohérent que pontifiant, et dont on voit mal ce que l'on pourrait en dire d'autre que ce qu'en conclut Blanchard : « Ce que c'est, de ne plus se sentir pisser. Au lieu du niveau, c'est la mousse, qui monte. » L'art contemporain n'a pas trouvé ici son meilleur avocat, qui de son côté ne ménage pas ses effets de manche. Et Blanchard, qui, on le sait, gagne sa vie comme gardien de musée, d'aller converser avec des visiteurs qui passent devant un aspirateur sans doute mal rangé : « Je pouffe et les rassure, non l'aspirateur ne fait pas partie de l'expo. Comme quoi le recyclage des poubelles par l'art contemporain, c'est entré dans les têtes. »

N'empêche, la grande affaire, c'est la littérature. Comme tout un chacun, Blanchard y a ses élus, et tant pis pour les autres : « Il y a de ces plaintes, je ne vous dis pas ! ainsi Nourricier, type d'écrivain au-dessus de ses moyens, qui se penche sur son manque de chance d'être né dans une famille bourgeoise, parce que c'est un "milieu sans ciel ni folie." Il est bien connu que chez les prolos ces friandises-là, c'est à volonté. » C'est comme pour le reste, il peut bien balancer : puisqu'il sait admirer. Alors on lira dans ces *Carnets* d'admirables pages, sur Simone de Beauvoir (« comme quoi, cela arrive, de devoir reboulonner les idoles »), sur Barrès, Bernard Franck bien sûr, qui fut parmi les tout premiers à le saluer, Brenner, ou Kazimierz Brandys, dont la lecture met dans sa bouche des mots d'une grande tendresse.

Que ceux qui ont une dent contre le monde aillent donc rôder un peu du côté de chez Blanchard, histoire d'éclaircir leurs intuitions. Subsidièrement, ce sera l'occasion d'une jolie petite claque littéraire. Et si la modernité n'est assurément pas le fort du gardien de musée, n'empêche, on est bien contents, nous autres qui avons sombré dans les

blogs, car oui, il doit bien reconnaître, quand même, que sur ceux-là on parle un peu de cet écrivain unique en son genre : « repêché par ce que j'ai débiné », avoue-t-il ; quitte à ne pas retenir sa pirouette : « Internet est le nouvel Évangile ; et moi, le mauvais larron. » On s'en fout. Blanchard, c'est de la salubrité ; et publique, avec ça. Bonne route.

**Marc Villemain**  
**AUTRES DIRECTIONS**, André Blanchard, Éditions Le Dilettante, 224 p., 18 €

## ASTRINGENT

« Juste », tel est le premier mot qui vient à l'esprit quand on a refermé le... le quoi ? Roman ? Non : une succession de récits ou plutôt de scènes, certes reliées entre elles, mais surtout par le regard de l'auteur, prêté à une certaine Anaïs. Bref, « juste » est le mot, comme les mots, le style, le ton et le rythme de Michaël Collado. On (je) se dit : « Tiens, je dîne ce soir avec Chardonne, je le lui recommanderai. » Mais il y a longtemps que je n'ai dîné avec Chardonne. Collado écrit court et claquant, comme les Hussards. Je pense que Roger Nimier l'aurait pris au sérieux. Puis on se demande comment on peut faire aussi noir avec tant de couleur. La couleur éclabousse tout chez Collado. Mais le souvenir qu'on en retire est le noir. Que raconte-t-il ? L'amour, le désamour, la mort. Et surtout le néant au bout de tout. C'est du Maupassant dégraissé, pourtant Maupassant n'est déjà pas très gras.

J'ai écrit que le style est claquant ; en fait, il évoque le clic-clac-Kodak. *Anaïs* pourrait être tourné sur un iPhone, en séquences de deux à trois minutes, à peu près autant qu'il y a de pages par chapitre. Prenez « Les danseuses espagnoles », p. 163. On n'y trouve pas plus de danseuses espagnoles que de beurre en branche, à part celles qui sont imprimées sur un éventail offert à Anaïs. En trente-deux lignes, Collado décrit – en fait, il ne le décrit pas, il l'indique – le contraste entre ce souvenir coloré ou coloré d'un voyage – peut-être en Espagne, mais ce n'est pas dit – et la morne réalité qui se déploie autour d'une gare de campagne, à Roussagne, au retour. Le choc silencieux mais cataclysmique entre le rêve et la réalité quotidienne tombe sur le lecteur comme une mauvaise grippe, aux dernières lignes. Anaïs, ce serait peut-être Emma et tout porte à soupçonner que Collado pourrait s'écrier : « Anaïs, c'est moi ! »

À propos de clic-clac, on ressent ces trente-deux lignes comme une claque. À l'évidence, ce n'est pas Collado qui va réenchanter le monde, mais ce petit livre astringent fera un bien fou à des tas de gens que je ne nommerai pas, parce que ce n'est pas ici le lieu de faire de la polémique, mais dont je dirai

qu'ils souffrent d'épanchements sentimentiques et poétiques. Voici un talent peu commun à l'horizon.

**Gerald Messadié**  
**ANAÏS**, Michaël Collado, L'Éditeur, 222 p., 16 €

## CHARMERESSE

Le train reste un décor littéraire encore fréquenté. Au fil des années, il a pu même produire des chefs-d'œuvre. D'*Anna Karénine* au plus poétique d'entre eux, *Prose du Transsibérien*, titré par antiphrase par son auteur, Blaise Cendrars. Un autre récit, *Mon plus précieux conseil*, promenant ses lecteurs d'un bout de la botte italienne à l'autre, a survécu aux années 1930 ; il est encore ouvert par les lecteurs restés fidèles à l'écrivain rare que fut Valéry Larbaud. Le héros, l'auteur sans doute, y tente d'échapper à un amour obsédant autant qu'envahissant. Il en a fait le sujet d'une des trois nouvelles composant *Amants, heureux amants*.

Le propos de Béatrice Commengé dans *L'Occasion fugitive*, qui débute et se termine, aussi, dans un train, n'a rien non plus d'un roman de gare. Elle y raconte une histoire étrange qui emmène ses lecteurs sur les cimes, là où il n'y a pas foule. Joliment écrit, construit avec subtilité, court et intense, son livre se lit en trois heures. Le temps du trajet qu'il faut à son héroïne pour rejoindre son amant de cœur au sud de la Loire dans un bourg où les tuiles romaines couvrent les toits. Là où elle vécut son adolescence. Trois heures durant lesquelles elle retrace, dans une dernière lettre qu'elle lui remettra à son arrivée, l'histoire singulière qu'ils vivent d'un accord commun, depuis leur rencontre à la première des nuits qu'ils passeront ensemble, tout à l'heure. Ils sont sortis enfin, comme ils en sont convenus, des tours et des détours qui ont jalonné la carte du Tendre inventée pour agrémenter leurs rêveries solitaires. Jusqu'au moment où elle a pris le train, ils n'ont que joué l'un avec l'autre – comme un chat avec une balle. Au bout de leur longue attente de quatre ans dont ils ont fait une manière de jeu de l'oie, ils pensent tout connaître de l'autre. Sauf ses manières de lit, pourrait-on dire. Si amoureux qu'ils soient, ils se sont astreints à ne jamais faire l'amour ensemble, jusqu'à maintenant. Vont-ils se trouver au cours de cette nuit mystique digne de celle vécue par Tristan et Yseult à laquelle ils s'apprêtent, ou rater leur embarquement pour Cythère ?

Telle est l'anecdote qui sous-tend cette sottise audacieuse, qualifiée de roman par son auteur, et consacrée à la défense et l'illustration de la fugacité des occasions que la vie propose. Celle-ci, on le sait, ne repasse pas les plats – selon les historiens. Ce temps d'observance, autre nom impossible de la cristallisation, l'attente qu'ils se sont imposée comme un gage accordé à la dignité de leur